

C'était il y a longtemps, fort longtemps. Jean Bouillet vivait dans un hameau du nom d'Antagnes, sur un coteau paisible au pied de collines couvertes de forêts. Les Antagnards étaient des paysans travailleurs, mais Jean ne leur ressemblait guère.

Parfois il s'asseyait sur une chaise devant son cabanon pour profiter de la clarté du soleil et rapiécer tant bien que mal de vieilles frusques qu'il posait en tas à côté de lui. Il avait toujours espéré que ce qui passerait entre ses mains se transformerait en or. Son vœu ne s'était évidemment jamais réalisé. La seule chose qu'il avait récoltée, c'était le sobriquet que lui donnaient les gens de la région : le Bracaillon. Certains l'appelaient aussi Pain-de-coucou, car il passait son temps dans les bois et mangeait volontiers de ce trèfle rafraîchissant et salé. S'il allait dans la forêt, c'était surtout pour braconner.

Un soir d'automne alors qu'il rôdait près du mont d'Arveyes après un violent orage, il aperçut au fond du ravin, à proximité du lieu-dit du Fondement, des chamois qui, sans répit, léchaient un rocher. Il tenta de s'approcher d'eux, le fusil à la main, et fut distrait par un étrange éclat scintillant. Au moment où son regard se posa de nouveau sur l'endroit où se trouvaient les bêtes, elles avaient déjà détalé.

Jean se dirigea vers la mystérieuse lumière et se retrouva devant une anfractuosité de la montagne. Un grand feu flamboyait à l'intérieur de la cavité. Trois gnomes vêtus d'habits immaculés étaient assis autour avec, à leurs côtés, des paniers remplis d'une poudre plus blanche que la plus fine farine de la région.

En voyant cette scène, n'importe quel paysan, même le plus courageux, aurait pris ses jambes à son cou. Mais Jean Bouillet ne craignait ni Dieu ni diable. Une seule chose lui faisait peur : manquer de nourriture. Piqué par la curiosité, le Bracaillon pénétra dans la grotte et s'approcha des trois petites créatures.

— Puis-je allumer ma pipe et me réchauffer auprès du feu ? Il fait si froid dehors.

— Joins-toi à nous, proposa un des gnomes.

— Qu'est-ce que c'est que ces cailloux ? demanda Jean en désignant des amas de roche brisée. Et que jetez-vous dans ce feu pour que les flammes pétillent de cette manière ?

Les trois gnomes se mirent à rire, leurs visages se tordirent dans d'horribles grimaces.

— Ah ! Ah ! Ah ! C'est un trésor bien plus précieux que l'or.

— Un trésor ? demanda Jean avec une lueur d'envie dans les yeux.

Un coup de sifflet retentit des profondeurs de la terre. Les trois petits hommes se levèrent, allumèrent leurs lampes à huile et disparurent dans l'antre de la montagne.

— Ce secret, il me faut le percer, murmura Jean.

Il s'élança alors à leur suite dans le gouffre abyssal. Guidé par une infime lueur, après une heure de descente dans d'étroits et sombres passages, il parvint enfin dans une salle ronde soutenue par des piliers et de laquelle partaient plusieurs galeries.

De nombreuses lumières allaient et venaient. C'étaient des gnomes munis de lampes qui poussaient des chariots dans les boyaux de la mine en chantant. Certains restaient accroupis, armés d'un marteau et d'une cisette, à tailler dans la paroi rocheuse. D'autres nains alimentaient d'énormes chaudières à bois d'où ils puisaient une matière blanche et cristalline. Jean dut se courber pour éviter de se cogner la tête. Personne ne prêtait attention à sa présence.

Plus tard, un nouveau coup de sifflet strident retentit. Les gnomes déposèrent leurs outils et s'assirent en cercle. Jean comprit que l'heure de la pause avait sonné. Sans gêne aucune, il s'accroupit au milieu d'eux et alluma lui aussi sa bouffarde. Deux gnomes arrivèrent alors avec un tonnelet de vin qu'ils poussaient sur un chariot. Ils remplirent des gobelets et les distribuèrent à tous, y compris à Jean qui accepta sans hésiter.

Cependant, avant de lui permettre de déguster la première gorgée de ce précieux nectar, un des gnomes se leva. Il portait un chapeau à bordure dorée, différent de celui des autres.

— Si tu réponds à cette énigme, tu pourras boire de ce breuvage jusqu'à plus soif.

Lorsque Jean se rendit compte que le petit homme s'adressait à lui, il opina du chef, ne voulant pour rien au monde manquer une pareille aubaine.

— Qui est celui que Dieu n'a jamais vu, qu'un souverain rencontre quelquefois et que le commun des mortels voit bien souvent ?

Un des gnomes retourna un sablier accroché au mur.

Jean se mit à réfléchir. Après un long silence, il prit la parole avec assurance.

— Son semblable.

— Bonne réponse ! dit le gnome au chapeau doré.

— Bravo ! s'exclamèrent de concert tous les autres.

Puis ils entonnèrent en chœur une chanson dans un sabir incompréhensible en l'honneur de leur convive.

Après le cinquième verre, Jean s'endormit profondément et ses ronflements résonnèrent à en faire trembler toute la montagne.

Jean ouvrit les yeux, réveillé par le pépiement des oiseaux. Un rayon de lumière l'éblouit. À sa grande stupéfaction, la voûte sombre de la grotte avait fait place à celle bleue du ciel. Il était étendu sur un tapis de mousse fraîche, au cœur de la forêt d'Arveyes, près de la Grionne qui s'écoulait paisiblement.

Jean se leva avec difficulté et commença à marcher. Un sentiment trouble l'habitait. Après avoir erré comme une âme en peine, il rencontra un berger qui menait paître ses moutons. Jean, qui

côtoyait tout le monde dans la région, fut étonné de ne pas le reconnaître.

Poursuivant sa route, il arriva dans le hameau d'Antagnes et s'arrêta net. À l'endroit où se trouvait son cabanon se dressait, inexplicablement, une charmante chaumière blanche. Un immense châtaignier nouveau ombrageait le jardin verdoyant. Jean se souvint qu'au moment de la naissance de sa petite Suzette il y avait mis en terre une châtaigne.

Était-il en train de rêver? Quel breuvage magique les gnomes lui avaient-ils fait boire?

— Ah! ces farceurs! Ils m'ont joliment ensorcelé! s'exclama Jean.

Il se décida à pénétrer dans la maison et se trouva face à une jeune paysanne. Elle était assise sur une chaise et tenait dans ses bras un enfant à qui elle donnait le sein.

— Que veux-tu, vieillard? Si c'est la charité, passe ton chemin.

— Je cherche Suzette.

— Suzette?

— Oui, Suzette, celle de Jean Bouillet, le Bracailon.

— Je ne connais pas de Jean Bouillet ni de Bracailon. Tu fais erreur.

— Nous sommes bien à Antagnes, n'est-ce pas?

— C'est ça.

Jean se laissa choir sur une chaise et, pris de panique, hurla:

— Je deviens fou!

La femme, épouvantée, se leva et lui montra la porte.

— Allez, pars d'ici! Tu es effrayant avec ta longue barbe hirsute.

Jean porta sa main à son menton et constata avec effarement qu'il avait une toison touffue et blanche. Il s'approcha d'un miroir accroché au mur et se laissa tomber à terre en étouffant un cri déchirant.

La femme partit chercher ses voisines qui accoururent, affolées.

— D'où êtes-vous? lui lança l'une d'elles.

— D'Antagnes. Il m'avait semblé avoir quitté le village hier, mais... durant la nuit, tout a changé... et moi, j'ai vieilli de cent ans.

— Où étiez-vous?

— Je suis allé dans l'autre de la terre.

— Et qu’y avez-vous vu ?

— Il se pourrait bien que ce soit les magasins du diable.

Une clameur émergea parmi les femmes.

— C’est un sorcier ! hurla l’une d’elles.

À ces mots, elles s’enfuirent toutes de la maison en criant à tue-tête :

— Au sorcier ! Au sorcier !

En moins de temps qu’il n’en fallut pour le dire, le pauvre Bracaillon se retrouva les mains liées. Une escorte de villageois le conduisit en justice à Aigle où des soldats l’écroutèrent dans la prison du château.

Le lendemain, on le questionna sans répit, mais pour seule réponse il prononçait « les petits diables ». Les bourreaux le suspendirent alors par les poignets et lui attachèrent aux pieds une pierre d’abord, une deuxième, puis une plus lourde encore. Les os de ses membres craquaient de toutes parts. La douleur était si atroce qu’il s’évanouit. Ils le dépendirent et son corps s’affala sur le sol.

L’interrogatoire reprit ensuite de plus belle.

— Est-il vrai que vous avez visité les magasins du diable ?

— Oui, je les ai visités.

— Où sont-ils ?

— Sous Arveyes et Villars.

— Qu’y trouve-t-on ?

— Un trésor inestimable.

— De quelle sorte de trésor s’agit-il ?

— Des pierres qui se transforment en or blanc. Le bétail se délectera de cet or, il soignera les malades. Il y aura du travail et de la richesse pour tous.

— C’est de la magie. Vous êtes un sorcier ! Préparez-vous à affronter la mort.

Le jour suivant, sous les injures de la foule en liesse, Jean Bouillet fut conduit sur le lieu des supplices en Chalex. Des curieux de tous les environs s’étaient déplacés pour assister à son exécution.

Soudain, au milieu de l’attroupement, il aperçut une jeune fermière, qui tenait une gamine dans ses bras. Il ne put s’empêcher de crier :

— Oh ! Suzette, ma petite Suzette !

Jean parvint à échapper à la vigilance des gardes et s'empressa de rejoindre la mère et l'enfant. Il les enlaça longuement. Elles ressemblaient tant à sa bien-aimée et à sa fille. De grosses larmes coulèrent sur son visage émacié.

Les soldats arrivèrent, se saisirent de Jean et le traînèrent de force vers le bûcher.

— Tu ne te souviens pas de Jean Bouillet? hurla-t-il en fixant la jeune femme aux yeux pleins de tendresse.

— Mais oui! J'ai souvent entendu ma grand-mère prononcer ce nom. Elle l'appelait le Bracaillon. C'était son grand-père...

— Eh bien! C'est moi!

Une dame âgée s'approcha à grandes enjambées.

— Si vous êtes vraiment Jean Bouillet, alors, je suis votre petite-fille et elle, c'est la fille de votre arrière-petite-fille.

Tout le monde s'écria d'une seule voix:

— Miracle!

Sous la pression de la foule, Jean fut relâché. Il se jeta au cou de la vieille et la serra contre son cœur.

— Tu es donc l'enfant de ma petite Suzette!

— Elle est morte. Il y a vingt ans.

— Assez discuté! claironna un fantassin.

— Au bûcher! ordonna le juge.

Les soldats s'approchèrent de Jean, mais la foule avait désormais pris parti pour le condamné.

— Ce n'est pas un sorcier! dit une femme.

— C'est Jean Bouillet! dit une autre.

— C'est Bracaillon!

La multitude se mit à scander son nom et cette clameur ébranla le juge, le bourreau, les huissiers et les soldats qui prirent peur et vacillèrent. Les montagnards de la région délivrèrent Jean et se rendirent avec lui sur la place du bourg.

Jean grimpa sur un escabeau et devant la foule, suspendue à ses lèvres, il dit:

— Gens de mon pays, écoutez-moi! Plus jamais vous ne serez dans la misère. Un énorme trésor est enseveli sous les monts de Villars et d'Arveyes. Munissez-vous de vos pioches, de vos pelles. Creusez! Les sources, le sol, la roche: tout est salé!

## Prologue

La sonnerie du téléphone réveilla Kaddishel en sursaut. Il répondit brièvement, la voix altérée, s'habilla en hâte et sauta dans sa voiture. À la hauteur du village de Huémoz, il émergea de l'épaisse couche de brouillard qui enveloppait la plaine. Les rayons qui se réverbéraient sur le pare-brise l'éblouirent. Il mit ses lunettes de soleil. De nombreuses images défilaient dans sa tête.

Il se gara vers l'épicerie, et continua à pied. La neige fraîche crissait sous ses pas. Jacques et sa femme, Christine, l'attendaient devant leur chalet. Kaddishel connaissait bien la maison. Il avait vécu dans l'appartement sous les combles avec ses grands-parents, après la mort de sa mère.

Jacques le serra maladroitement dans ses bras. Christine l'embrassa affectueusement. Elle était en larmes. Kaddishel ne ressentait qu'un grand vide, dépourvu d'émotions.

— Ce matin, commença Jacques, Hannah n'est pas sortie pour aller chercher son pain comme d'habitude. Je me suis inquiété et...

— On te laisse monter, l'interrompit Christine.

Avant d'entrer, Kaddishel regarda distraitement le chalet. Jean, l'aïeul de Jacques, l'avait construit en 1881. Jean était le premier postier de Gryon. La fonction était héréditaire et s'était donc transmise de génération en génération. La maison avait

trois étages, avec, en haut, deux balcons qui surplombaient fièrement le cœur du village. Deux arcades vitrées entouraient la porte d'entrée. Le soubassement en pierre était peint à la chaux, les deux niveaux supérieurs étaient en bois.

En gravissant l'escalier branlant, Kaddishel pensa à sa *boubele*. C'est comme ça qu'il appelait affectueusement sa grand-mère, en yiddish. Elle était arrivée à Gryon en 1946, par le train, seule, sans argent. Elle avait vingt-sept ans. Mathilde, la grand-mère de Jacques, et son mari Justin, l'avaient recueillie chez eux, dans l'appartement sous les combles, et lui avaient offert un travail à la poste. Un an plus tard, Hannah s'était mariée avec Arthur, le fils du forgeron du village.

Kaddishel posa la main sur la poignée de la porte, hésita un peu et finit par entrer dans le couloir envahi par cette délicate odeur de chèvrefeuille qui faisait affleurer ses souvenirs d'enfance. Sur un mur, il y avait la photo de mariage de ses grands-parents. Ils se souriaient tendrement sous le porche du temple. Hannah avait été une très belle femme.

Kaddishel resta figé sur le seuil de la chambre de sa grand-mère. Un duvet était replié au pied du lit. Hannah était appuyée contre des coussins, la tête inclinée sur le côté. Elle semblait dormir. Il entra, déposa le sac qui contenait le livre et le châle de prière. Il allait honorer sa promesse. Il s'avança sur la pointe des pieds, comme pour ne pas la réveiller. Sur son avant-bras droit posé sur le drap, des chiffres étaient tatoués : 183071. Elle tenait un vieux carnet en cuir relié entre ses mains.

Kaddishel le retira délicatement. Il caressa la couverture craquelée et l'ouvrit à la première page. Elle était couverte d'une écriture fine, serrée. L'encre violette avait terni. En haut, à droite, il y avait une date, soulignée d'un trait ferme : mardi 16 mai 1826.